

des habitants du village, avaient connu les mêmes problèmes, que ce qu'elle appelait donc des *erreurs* n'étaient en réalité que la plus parfaite expression du déroulement normal des choses.

Portrait de ma mère à travers ses histoires

Ma mère passait beaucoup de temps à me raconter certains épisodes de sa vie ou de la vie de mon père.

Sa vie l'ennuyait et elle parlait pour combler le vide de cette existence qui n'était qu'une succession de moments d'ennui et de travaux éprouvants. Elle est longtemps restée *mère au foyer*, comme elle me demandait de l'écrire sur les papiers officiels. Elle se sent insultée, salie par le *sans profession* imprimé sur mon acte de naissance. Quand mon petit frère et ma petite sœur ont été assez grands pour se prendre en charge seuls, elle a voulu travailler. Mon père trouvait ça dégradant, comme une remise en cause de son statut d'homme ; c'était lui qui devait ramener la paye au foyer. Elle le souhaitait ardemment, en dépit de la dureté des métiers auxquels elle pouvait prétendre : l'usine, le ménage ou les caisses du supermarché. Elle s'est débattue. D'une certaine manière, elle s'est

aussi débattue contre elle-même, contre cette force insaisissable, innommable, qui la poussait à penser qu'il était dégradant pour une femme de travailler quand son mari, lui, était acculé au chômage (mon père avait perdu son travail à l'usine, j'y reviendrai). Après de longues discussions, mon père a finalement accepté et elle s'est mise à faire la toilette des personnes âgées, se déplaçant dans le village avec son vélo rouillé de maison en maison, vêtue d'un anorak rouge ayant appartenu à mon père plusieurs années auparavant, rongé par les mites et évidemment (la carrure de mon père) trop grand pour elle. Les femmes du village en riaient *Elle a de l'allure la mère Bellegueule avec son anorak trop grand*. Quand un jour ma mère a gagné plus d'argent que mon père, un peu plus de mille euros tandis que lui en gagnait à peine sept cents, il n'a plus supporté. Il lui a dit que c'était inutile et qu'elle devait arrêter, que nous n'avions pas besoin de cet argent. Sept cents euros pour sept suffiraient.

Elle me parlait beaucoup, de longs monologues ; j'aurais pu mettre quelqu'un d'autre à ma place, elle aurait continué son histoire. Elle ne cherchait que des oreilles pour l'écouter et ignorait toutes mes remarques. J'allumais la télévision alors qu'elle m'adressait la parole. Elle ne se déstabilisait pas, elle continuait. J'augmentais le son. Rien n'y faisait. Mon

père ne supportait plus *Ah tu nous saoules la grosse, qu'est-ce que t'es pipelette*. Elle monologuait comme les femmes sur la place du village, de sorte qu'il aurait été possible de croire que c'était une maladie qui se propageait chez ces femmes. Quand elles se retrouvaient sur la place devant l'école, se produisait un enchaînement d'interminables tirades superposées, sans que personne s'écoute vraiment.

Une histoire qu'elle racontait souvent à qui voulait bien l'entendre : avant de me mettre au monde elle avait perdu un enfant. Elle ne s'y attendait pas, elle avait perdu l'enfant dans les toilettes, c'était arrivé comme ça, sans prévenir, un après-midi où elle essayait de nettoyer la maison, où la poussière ne disparaissait jamais tout à fait – la faute des champs d'à côté et des tracteurs qui passaient tout le jour, qui laissaient sur leur passage des montagnes de terre, la terre qui s'infiltrait dans la maison, les murs de la maison qui s'effritaient, le ton désespéré de ma mère *J'ai beau nettoyer, c'est jamais propre, ça donne pas envie de faire des efforts une baraque aussi pourrite*.

Il est tombé dans les chiottes.

C'était une anecdote qui, des années plus tard, l'amusait beaucoup. Son sourire mettait en évidence sa peau vieillie, jaunie, sa voix devenue grave, rauque, à cause de la cigarette, sa voix trop forte aussi, les

autres lui disaient (et j'étais certains jours autorisé à le faire par mon père) *Arrête de gueuler quand tu parles. Ta gueule la mouette, la mer est basse.*

Ma mère est une femme qui aime rire. Elle insistait lourdement sur ce point *Moi j'aime bien me marrer, je joue pas à la madame, je suis simple.*

J'ignore ce qu'elle ressentait quand elle me disait de telles choses. Je ne sais pas si elle mentait, si elle souffrait. Pourquoi sinon devait-elle le répéter si souvent, comme une justification ? Peut-être qu'elle voulait dire que, c'est évident, elle n'est pas une *madame* parce qu'elle ne peut pas en être une. *Être une femme simple*, si finalement la fierté n'est pas la première manifestation de la honte. Ce qu'elle expliquait également, de temps à autre, *Vous comprenez, quand on a pour métier le devoir de laver des culs de vieux, c'est l'expression qu'elle utilisait, dans la vie je lave des culs de vieux, des vieux en train de mourir* (la plaisanterie, toujours la même, à ce moment du récit *Suffit d'une canicule ou d'une épidémie de grippe et je me retrouve au chômage*), les mains dans la merde tous les soirs pour gagner à peine de quoi remplir le réfrigérateur, le *frigo* (les regrets que ma mère ne pouvait s'empêcher d'exprimer *Cinq enfants, j'aurais dû m'arrêter avant, sept personnes à nourrir c'est trop dur*). Les difficultés à parler correctement le français à cause d'une expérience malheureuse, humiliante, du monde scolaire *J'ai pas pu avec ton*

frère, et de toute façon j'aimais pas trop ça. Elle ne disait pas toujours *J'aurais pu faire de grandes études, j'aurais pu avoir un CAP*, elle disait, cela arrivait, que l'école ne l'avait de toute façon jamais vraiment intéressée. Il m'a fallu des années pour comprendre que son discours n'était pas incohérent ou contradictoire mais que c'était moi, avec une sorte d'arrogance de transfuge, qui essayais de lui imposer une autre cohérence, plus compatible avec mes valeurs – celles que j'avais précisément acquises en me construisant contre mes parents, contre ma famille –, qu'il n'existe d'incohérences que pour celui qui est incapable de reconstruire les logiques qui produisent les discours et les pratiques. Qu'une multitude de discours la traversaient, que ces discours parlaient à travers elle, qu'elle était constamment tiraillée entre la honte de n'avoir pas fait d'études et la fierté de tout de même, comme elle disait, *s'en être sortie et avoir fait de beaux enfants*, que ces deux discours n'existaient que l'un par rapport à l'autre.

La honte de vivre dans une maison qui semblait s'écrouler un peu plus chaque jour *C'est pas une baraque c'est une ruine.*

Bref, peut-être que ce qu'elle voulait dire, c'est *Je ne peux pas être une madame, même si je le souhaitais.*

Elle me racontait, le son de sa voix toujours plus fort à mesure que montait en elle l'excitation (quelque

chose dont je souffrirai quand je quitterai ma famille pour la ville – mes amis au lycée me demanderont incessamment de parler moins fort ; j'enviais terriblement la voix calme et posée des jeunes hommes de bonne famille), elle me racontait qu'elle avait eu une subite envie d'aller aux toilettes *Je pensais que j'étais constipée, ça me faisait mal au ventre comme quand je suis constipée. J'ai couru jusque dans les chiottes, et c'est là que j'ai entendu le bruit, le plouf. Quand j'ai regardé, j'ai vu le gosse, alors je savais pas quoi faire, j'ai eu peur, et, comme une conne, j'ai tiré la chasse d'eau, je ne savais pas quoi faire moi. Le gosse il voulait pas partir donc j'ai pris la brosse à chiotte pour le faire dégager en même temps que je tirais la chasse d'eau. Après j'ai appelé le médecin, il m'a dit d'aller tout de suite à l'hôpital, il m'a dit que peut-être c'était grave, y m'a auscultée, mais rien de grave.*

Elle et mon père ont multiplié les tentatives de refaire un enfant. C'était une priorité pour mon père *Il voulait vraiment un gosse, c'est un homme, et tu sais, les hommes avec leur fierté, il voulait avoir une famille, lui qui était le préféré de sa mère et de ses frères et sœurs, pas de son père, il pouvait pas lui il était en prison, il voulait avoir un gosse, bon, il voulait une petite fille, mais on t'a eu toi, il voulait l'appeler Laureenne, j'avais râlé, je veux plus de fille, plus de pisseuse, et donc on t'a eu toi vu qu'on avait perdu l'autre. Ton père il l'a mal pris d'avoir perdu le*

premier gosse, il a mis du temps à s'en remettre. Il arrêta pas de pleurer. Ça a pas été trop dur, parce que je suis une bonne reproductrice, je suis quand même tombée enceinte alors que j'avais un stérilet, et j'ai eu des jumeaux (mes petits frère et sœur), alors bon, et, ça reste entre nous, mais ton père il a un sacré engin.

Je ne l'ignorais pas.

Je voyais souvent mon père nu à cause de la petite taille de la maison, de l'absence de porte entre les pièces – simplement des plaques de placoplâtre et des rideaux pour séparer les chambres, pas les moyens de mettre des portes ni de vrais murs. L'impudeur de mon père. Il disait aimer être nu et je le lui reprochais. Son corps m'inspirait une profonde répulsion *J'aime bien me balader à poil, je suis chez moi je fais ce que je veux. Jusqu'alors dans cette maison c'est moi le père, moi qui commande.*

La chambre de mes parents

La chambre de mes parents était éclairée par les réverbères de la rue. Les volets, usés par les années, le froid et la pluie du Nord, laissaient pénétrer une lumière faible permettant seulement d'apercevoir des ombres se mouvoir. La pièce sentait l'humidité, une odeur de pain rassis. La lumière filtrée permettait par ailleurs de voir la poussière volante, comme flottante, comme se mouvant dans un autre temps qui s'écoulerait plus lentement. Je passais des heures ainsi, immobile, à l'observer. Ma mère et moi étions proches quand j'étais très jeune : ce qu'on dit des petits garçons, la proximité qu'ils peuvent avoir avec leur mère – cela avant que la honte creuse la distance entre elle et moi. Avant cela, elle s'exclamait devant qui voulait l'entendre que j'étais bien le fils de ma mère, que ça ne faisait pas de doute.

LA CHAMBRE DE MES PARENTS

Quand la nuit tombait, une peur inexplicable s'emparait de moi. Je ne voulais pas dormir seul. Je n'étais pourtant pas seul dans ma chambre, je la partageais avec mon frère ou ma sœur. Une chambre de cinq mètres carrés, au sol de béton et aux murs couverts de grosses taches noires et circulaires dues à l'humidité qui imprégnait la maison, aux étangs à proximité du village. La gêne qu'éprouvait ma mère (je dis *la gêne* pour ne pas répéter une fois de plus *la honte*, mais c'est bien ce dont il s'agissait) quand je lui demandais pourquoi elle et mon père ne mettaient pas de moquette sur le sol *Tu sais on aimerait bien mettre de la moquette, on va peut-être le faire.* C'était faux. Mes parents n'avaient pas les moyens de l'acheter, ni même l'envie de le faire. L'impossibilité de le faire empêchait la possibilité de le vouloir, qui à son tour fermait les possibles. Ma mère était enfermée dans ce cercle qui la maintenait dans l'incapacité d'agir, d'agir sur elle-même et sur le monde qui l'entourait *On aimerait bien t'en mettre de la moquette mais tu fais de l'asthme, et tu sais bien, la moquette c'est dangereux pour les asthmatiques.*

Je dissimulais les taches de moisissure avec des posters de chanteuses de variétés ou d'héroïnes de séries télévisées découpés dans les magazines. Mon grand frère, qui préférait, comme les durs, les chanteurs de rap ou la musique techno, se moquait *T'en as pas marre d'écouter que de la musique de gonzesse* (je

me souviens qu'un jour, tandis que je l'accompagnais à la boulangerie, il m'avait, tout le long du chemin, appris comment un vrai garçon devait marcher. *Je vais te montrer comment tu dois faire parce que là c'est pas possible de marcher comme tu fais, si je croise mes potes et que tu marches comme ça, ça le fait pas ils vont se foutre de ma gueule*).

L'espace de la chambre était occupé par un lit superposé et un meuble de bois sur lequel était placée la télévision, si bien qu'en entrant dans la petite pièce on arrivait directement sur le lit ; à peine quelques centimètres carrés pour y poser les pieds : l'espace rempli, saturé par la seule présence du lit et de la télévision. Mon frère la regardait toute la nuit et m'empêchait de trouver le sommeil.

En raison, donc, non seulement de la télévision qui me dérangeait mais surtout de la peur de dormir seul, je me rendais plusieurs fois par semaine devant la chambre de mes parents, l'une des rares pièces de la maison dotée d'une porte. Je n'entrais pas tout de suite, j'attendais devant l'entrée qu'ils terminent.

D'une manière générale, j'avais pris cette habitude (et cela jusqu'à dix ans *C'est pas normal*, disait ma mère, *il est pas normal ce gosse*) de suivre ma mère partout dans la maison. Quand elle entrait dans la salle de bains je l'attendais devant la porte. J'essayais d'en forcer l'ouverture, je donnais des coups de pied

dans les murs, je hurlais, je pleurais. Quand elle se rendait aux toilettes, j'exigeais d'elle qu'elle laisse la porte ouverte pour la surveiller, comme par crainte qu'elle ne se volatilise. Elle gardera cette habitude de toujours laisser la porte des toilettes ouvertes quand elle fera ses besoins, habitude qui plus tard me révoltera.

Elle ne cédait pas tout de suite. Mon comportement irritait mon grand frère, qui m'appelait *Fontaine* à cause de mes larmes. Il ne souffrait pas qu'un garçon puisse pleurer autant.

À force d'insistance, ma mère finissait toujours par céder. Mon père, lui, préférait crier, être sévère. Comme des rôles qu'ils se partageaient, tout à la fois imposés par des forces sociales qui les dépassaient et reproduits consciemment. Ma mère : *Si tu te calmes pas je vais le dire à ton père*, et, quand mon père ne réagissait pas : *Jacky joue un peu ton rôle, merde*.

En me rendant devant la chambre de mes parents ces nuits où, tétanisé par la peur, je ne trouvais pas le sommeil, j'entendais leur respiration de plus en plus précipitée à travers la porte, les cris étouffés, leur souffle audible à cause des cloisons trop peu épaisses. (Je gravais des petits mots au couteau suisse sur les plaques de placoplâtre, *Chambre d'Ed*, et même cette phrase absurde – puisqu'il n'y avait pas de porte –,

Frappez au rideau avant d'entrer.) Les gémissements de ma mère, *Putain c'est bon, encore, encore.*

J'attendais qu'ils aient terminé pour entrer. Je savais qu'à un moment ou à un autre mon père pousserait un cri puissant et sonore. Je savais que ce cri était une espèce de signal, la possibilité de pénétrer dans la chambre. Les ressorts du lit cessaient de grincer. Le silence qui suivait faisait partie du cri, alors je patientais encore quelques minutes, quelques secondes, je retardais l'ouverture de la porte. Dans la chambre flottait l'odeur du cri de mon père. Aujourd'hui encore quand je sens cette odeur je ne peux m'empêcher de penser à ces séquences répétées de mon enfance.

Je commençais toujours par m'excuser en prétextant une crise d'asthme *Vous le savez bien, comme ce qui est arrivé à grand-mère, on peut mourir d'une crise d'asthme, ce n'est pas impossible, pas inimaginable* (je ne le disais pas de cette manière, mais en écrivant ces lignes, certains jours, je suis las d'essayer de restituer le langage que j'utilisais alors).

Mon père laissait exploser sa colère, il se fâchait, m'insultait. Ces histoires de grand-mère et d'asthme il n'y croyait pas, ce sont des prétextes, des *conneries*, j'ai simplement peur du noir, comme les filles. Il s'interrogeait à voix haute. Il demandait à ma mère si j'étais un garçon, *C'est un mec oui ou merde ? Il*

pleure tout le temps, il a peur du noir, c'est pas un vrai mec. Pourquoi ? Pourquoi il est comme ça ? Pourquoi ? Je l'ai pourtant pas élevé comme une fille, je l'ai élevé comme les autres garçons. Bordel de merde. Le désespoir perçait dans sa voix. En réalité – et il l'ignorait –, je me posais les mêmes questions. Elles m'obsédaient. Pourquoi pleurais-je sans cesse ? Pourquoi avais-je peur du noir ? Pourquoi, alors que j'étais un petit garçon, pourquoi n'en étais-je pas véritablement un ? Surtout : pourquoi me comportais-je ainsi, les manières, les grands gestes avec les mains que je faisais quand je parlais (des *gestes de grande folle*), les intonations féminines, la voix aiguë. J'ignorais la genèse de ma différence et cette ignorance me blessait.

(Toujours à cette période, vers l'âge de dix ans, une idée ne me quittait plus : une nuit que je regardais la télévision – comme je le faisais régulièrement toute la nuit quand mes frères et sœurs s'absentaient, partaient dormir chez des amis –, j'avais vu un reportage sur un centre d'amaigrissement pour personnes obèses. Les jeunes obèses étaient encadrés par une équipe qui les contraignait à un régime drastique : alimentation, sport, régularité du sommeil. Longtemps après avoir vu cette émission je rêvais d'un pareil endroit pour les gens comme moi. Hanté par le spectre des deux garçons, j'imaginais des éducateurs qui m'auraient

battu chaque fois que j'aurais laissé mon corps céder à ses dispositions féminines. Je rêvais d'entraînements pour la voix, la démarche, les façons de tenir le regard. Je m'appliquais à chercher, avec acharnement, de tels stages sur les ordinateurs du collège.)

Les mots *maniéré*, *efféminé* résonnaient en permanence autour de moi dans la bouche des adultes : pas seulement au collège, pas uniquement de la part des deux garçons. Ils étaient comme des lames de rasoir, qui, lorsque je les entendais, me déchiraient pendant des heures, des jours, que je ressassais, me répétais à moi-même. Je me répétais qu'ils avaient raison. J'espérais changer. Mais mon corps ne m'obéissait pas et les injures reprenaient. Les adultes du village qui me disaient *maniéré*, *efféminé*, ne le disaient pas toujours comme une insulte, avec l'intonation qui la caractérise. Ils le disaient parfois avec étonnement, *Pourquoi choisit-il de parler, de se comporter comme une fille alors qu'il est un garçon ? Il est bizarre ton fils Brigitte (ma mère) de se conduire comme ça*. Cet étonnement me compressait la gorge et me nouait l'estomac. À moi aussi on me demandait *Pourquoi tu parles comme ça ?* Je feignais l'incompréhension, encore, restais silencieux – puis l'envie de hurler sans être capable de le faire, le cri, comme un corps étranger et brûlant bloqué dans mon œsophage.

Vie des filles, des mères et des grand-mères

J'étais prisonnier, entre le couloir, mes parents et les habitants du village. Le seul répit était la salle de classe. J'appréciais l'école. Pas le collège, la vie du collège : il y avait les deux garçons. Mais j'aimais les enseignants. Ils ne parlaient pas de *gonzesses* ou de *sales pédés*. Ils nous expliquaient qu'il fallait accepter la différence, les discours de l'école républicaine, que nous étions égaux. Il ne fallait pas juger un individu en raison de sa couleur de peau, de sa religion ou de son orientation sexuelle (cette formule, *orientation sexuelle*, faisait toujours rire le groupe de garçons au fond de la classe, on les appelait *la bande du fond*).

Mes résultats étaient assez médiocres. Il n'y avait ni lumière ni bureau dans les chambres et il fallait faire le travail scolaire dans la pièce principale, avec mon père qui regardait la télévision ou ma mère qui vidait un poisson sur la même table en marmonnant

C'est pas l'heure pour faire des devoirs. Les devoirs m'ennuyaient de toute façon, je ne maîtrisais pas ce qu'on appelle les *bases* à cause de mes absences répétées, du langage de ma famille et donc de mon langage, des fautes trop nombreuses, du picard que nous parlions parfois mieux que le français officiel.

Pourtant je m'attachais aux enseignants et je savais qu'il fallait obtenir de bons résultats pour leur plaire, ou au moins leur donner l'impression que je me battais en dépit de mes difficultés. Ma docilité à leur égard avait quelque chose de suspect : la docilité à l'école était une caractéristique féminine.

Seulement dans les petites classes, ensuite les filles finissaient par détester l'école et provoquer les enseignants. Ce n'était qu'une question de temps. Leur élimination n'était qu'un peu plus lente.

Ma sœur avait d'abord voulu s'orienter, quand elle était au collège, vers une carrière de sage-femme avant de nous faire savoir qu'elle serait finalement professeure d'espagnol *pour gagner beaucoup d'argent*. Nous percevions les enseignants comme des petits-bourgeois et mon père s'agaçait lors des grèves dans l'Éducation nationale *Avec tout le fric qu'y se mettent dans les poches ils se plaignent encore*.

Elle avait été convoquée aux habituels rendez-vous avec le conseiller d'orientation et lui avait exposé son souhait de devenir professeure d'espagnol dans

un collège *Mais vous savez mademoiselle maintenant l'éducation c'est bouché, tout le monde veut devenir prof alors il y a de moins en moins de places, et les gouvernements donnent de moins en moins d'argent pour ça, l'éducation. Vous devriez faire quelque chose de plus sûr, de moins risqué, comme la vente, et en plus, je regarde vos résultats, pas très bons il faut bien le dire, à peine la moyenne c'est juste pour faire un baccalauréat.*

Elle était rentrée irritée un soir, après un de ces rendez-vous, dépitée par les tentatives du conseiller d'orientation pour modifier ses projets *Je vois pas pourquoi qu'il me pète les couilles l'autre, je veux faire prof d'espagnol. Mon père Tu dois pas te laisser donner des leçons par un nègre* (le conseiller d'orientation était martiniquais).

Ma sœur a résisté dans un premier temps. Le conseiller l'a convoquée à plusieurs reprises. En classe de troisième, elle avait dû faire un stage dans une entreprise et le conseiller l'avait dirigée vers la boulangerie du village. Quelques semaines après ce stage elle a expliqué à ma mère (déçue : *On aurait bien aimé qu'elle a un plus beau métier*) qu'elle ne voulait plus être professeure d'espagnol mais vendeuse. Elle était certaine de son choix, le conseiller d'orientation avait eu raison. La filière de l'apprentissage lui

garantissait un revenu sur lequel elle comptait pour faire ce dont elle avait été privée toute sa jeunesse à cause du manque d'argent des parents.

En regardant la surveillante dans la cour du collège, j'essayais d'imaginer ce qu'elle avait voulu devenir petite fille, avant d'être surveillante.

Je ne lui adressais pas la parole. Je faisais tout ce qui était possible pour qu'elle ne s'aperçoive pas des coups que me donnaient les deux garçons. Lui cacher le fait que certaines personnes pouvaient penser, pensaient, que j'étais un efféminé qui méritait les coups. Je ne voulais pas qu'elle me retrouve dans le couloir, recroquevillé, le regard implorant – même si, je l'ai dit, la plupart du temps j'essayais, sans toujours y parvenir, de garder le sourire quand ils me frappaient *Pourquoi tu souris abruti, tu te fous de notre gueule ?* Que la surveillante s'inquiète et me demande *Pourquoi ils te font ça ?* Devoir lui répondre.

Ma mémoire ne garde plus la trace de son nom. Peut-être Armelle ou Virginie. Je me rappelle seulement les surnoms dont elle était affublée *la Folle, la Dingue*. Elle parlait seule dans la cour ou dans les couloirs quand elle montait la garde. Elle parlait surtout de sa grand-mère, beaucoup de sa grand-mère,

avec obstination, même quand des enfants lui disaient *Arrête on s'en tape*, elle ne songeait pas à les punir.

Sa grand-mère avait la même histoire que la mienne, que beaucoup de grand-mères qui avaient toutes la même histoire au village, où il y avait peu de place pour la différence.

Sa grand-mère souffrait du froid quand l'hiver approchait et que les jours devenaient plus courts. Elle le lui racontait de la même manière que ma grand-mère me le racontait : sans vraiment se plaindre, simplement un constat triste quand elle parle du froid qui entre dans la maison, des doigts de pieds douloureux à cause du froid qui les paralyse.

Ma grand-mère, qui s'imaginait que posséder une maison, *être propriétaire*, comme disent les slogans publicitaires ou politiques, la ferait accéder à un statut social plus élevé, une vie plus agréable, se rendait compte que, depuis qu'elle l'était, rien n'avait changé, et peut-être même qu'au contraire tout s'était compliqué avec le prêt qu'elle avait dû faire et qu'elle devait rembourser.

Elle a froid mais elle ne peut plus payer ses livraisons de bois. Cet homme que mon père appelait *le Copain*, qui livrait le bois à toute la famille – il se déplaçait dans les rues avec un tracteur de petite taille, chargé de plusieurs stères de bois –, avait arrêté de la livrer *Parce que j'ai des enfants, vous comprenez madame,*

je peux plus vous livrer de bois si vous payez pas, j'ai des enfants à nourrir moi madame, j'ai une famille. Sa grand-mère, à la surveillante, disait qu'elle utilisait beaucoup de couvertures contre le froid mais que c'était inutile, le froid pénétrait les couvertures, elles devenaient semblables à des couvertures de glace, plus froides que le vent froid lui-même.

(Ma grande sœur, au moment où je parle, a entamé les démarches nécessaires afin de racheter pour une somme dérisoire la maison de ma grand-mère partie finir ses jours dans un logement social.

Elle m'a téléphoné pour m'en parler et me parler des travaux très importants qu'il y avait à faire, étant donné le taudis dans lequel vivait ma grand-mère, dont le plafond était percé d'un trou de près de deux mètres de diamètre *Et pis je l'aime bien mamie donc je veux pas la critiquer, mais l'odeur qui y avait. Des crottes de je sais pas trop quoi partout, de la moisissure. On va en avoir pour longtemps de travaux.* Ma sœur, qui n'aura jamais pu voir autre chose que le village de toute sa vie, à vingt-cinq ans, déjà propriétaire et engagée dans des travaux interminables.)

Ma grand-mère, comme celle de la surveillante, adoptait des hordes de chiens. Elle se sentait moins seule et pouvait se blottir contre eux la nuit pour récupérer un peu de la chaleur corporelle qu'ils produisent

Au moins j'ai bien chaud aux jambes quand je dors avec, et ça fait de la compagnie, sinon je m'emmerde un peu toute seule. Elle en adoptait cinq, six, parfois plus, ce qui irritait fortement mon père. Il trouvait son comportement irrationnel, adopter des chiens alors qu'elle pouvait à peine se nourrir *Et tu peux même plus aller te promener parce que tes chiens ils bousillent la baraque si tu sors. J'ai bien vu qu'ils arrachent les rideaux, le canapé, qu'ils pissent sur la télé. Et puis oui, ce que je disais, t'as pas d'argent pour les nourrir.* Elle se justifiait *Ils boufferont les restes,* mais – tout le monde s'en apercevait – elle achetait de la nourriture pour les chiens et encore moins pour elle. C'était elle qui bouffait les restes des chiens, et finalement, en plus d'avoir froid, elle avait faim.

Quand ma grand-mère n'avait plus de bois, elle partait dans les forêts qui bordent le village. Elle emportait avec elle son cabas en toile vert et bleu, criblé de trous, comme elle avait fini par l'admettre : *à cause des chiens qui broient tout.* Elle ramassait des petites branches qu'elle rapportait. Ma mère le faisait elle aussi pour allumer le feu de la cheminée ou pour cuire la viande sur les grilles du barbecue quand elle n'avait plus de charbon de bois, sa fierté de mère *Mes gosses manqueront pas de bouffe, ils auront pas froid.* Pour ne pas avoir à subir la honte, ma mère en faisait un jeu. Nous savions que c'était la pauvreté, le manque d'argent, les enfants comprennent ça plus

vite qu'on ne peut l'imaginer. Ma mère disait *On va aller ramasser du bois, histoire de faire une petite promenade, au moins on va bien se marrer.*

Nous faisions semblant de la croire et elle faisait semblant de croire que nous la croyions.

Parfois, ma mère, fatiguée, cessait de faire semblant. Elle abandonnait tous ses efforts pour nous cacher la réalité et me contraignait à me rendre à l'épicerie du village pour *faire crédit, faire marquer* de quoi manger. *Vas-y toi parce que comme t'es un gosse, si tu demandes pour faire marquer, elle va dire oui, alors qu'à moi c'est certain qu'elle va me dire non la vieille conne de l'épicerie.* J'essayais de me dérober, avant que mon père n'intervienne, *Tu vas te dépêcher de te bouger le cul sinon ça va mal se passer pour toi.* Il me terrifiait, tant et si bien que je m'exécutais en silence. Les enfants inspirent plus facilement la pitié et j'étais désigné comme étant celui qui devait utiliser cet atout pour obtenir de la nourriture ; pas seulement à l'épicerie, mais également, certains jours, chez les voisins, les autres habitants du village, pour demander un morceau de pain, un paquet de pâtes ou un peu de fromage. L'humiliation quand il fallait, au moment de payer les denrées à l'épicerie, dire, à voix basse pour que les femmes du village qui étaient présentes n'entendent pas *Maman elle demande si on peut faire marquer* et la patronne qui tirait beaucoup de satisfaction à élever la voix

de façon à ce que, à l'inverse, tout le monde puisse saisir ses paroles. *Ça peut pas durer comme ça, tes parents il faut bien qu'ils payent, parce que moi je peux pas leur faire marquer sans arrêt. Ils n'ont qu'à travailler un peu plus s'ils ont besoin d'argent. Moi, répète-leur bien, je suis là au magasin tous les jours de huit heures du matin à huit heures du soir, y a que comme ça qu'on y arrive. Bon c'est la dernière fois que je vous laisse faire marquer, la dernière je te préviens, parce que je peux pas te laisser repartir les mains vides.* Et moi, qui baissais les yeux, haïssais la patronne de l'épicerie, l'envie d'arracher son visage avec n'importe quel objet pointu et coupant *Merci madame, merci madame.*

D'autres fois, quand nous n'avions plus d'argent, nous mangions les poissons que mon père pêchait. Il était pêcheur depuis toujours, c'était une passion, les garçons pratiquaient la pêche ou la chasse. Il y allait très souvent, dans les étangs aux abords du village, surtout depuis son accident à l'usine qui avait entraîné la perte de son travail. Il rapportait les poissons à la maison que ma mère vidait avant de les mettre au congélateur, enveloppés dans du papier journal ou dans des sacs plastique de supermarché. La vision horrifiante quand j'ouvrais le congélateur et y trouvais ces cadavres recouverts d'un manteau de glace. Le plus troublant était de voir leurs yeux,

prisonniers de la glace après avoir été figés par la mort. Et l'odeur qui restait plusieurs jours dans la pièce commune après que ma mère eut vidé les poissons. Les fins de mois où mes parents n'avaient plus assez d'argent pour acheter de la viande, nous mangions du poisson pendant plusieurs jours d'affilée. Le dégoût est né de là. Aujourd'hui je suis écoeuré par ce plat si valorisé dans les milieux dans lesquels j'ai voulu parvenir.

Les histoires du village

Nous n'étions pas les plus pauvres. Nos voisins les plus proches, qui avaient moins d'argent encore, une maison constamment sale, mal entretenue, étaient l'objet du mépris de ma mère et des autres. N'ayant pas de travail, ils faisaient partie de cette fraction des habitants dont on disait qu'ils étaient *des fainéants*, des individus *qui profitent des aides sociales, qui branlent rien*. Une volonté, un effort désespéré, sans cesse recommencé, pour mettre d'autres gens au-dessous de soi, ne pas être au plus bas de l'échelle sociale. Du linge crasseux était éparpillé partout dans leur maison, les chiens urinaient dans toutes les pièces, souillaient les lits, les meubles étaient couverts de poussière, pas seulement de la poussière, d'ailleurs, plutôt une saleté dont aucun mot n'exprime la vérité : un mélange de terre, de poussière, de restes de nourriture et de liquides renversés, vin ou Coca-Cola séché, des cadavres de mouches ou de moustiques. Eux aussi étaient sales,

les vêtements maculés de terre ou d'autre chose, les cheveux gras et les ongles longs, noircis. Ce que ma mère répétait également, toujours avec fierté : *La pauvreté ça empêche pas la propreté, nous au moins on n'a pas trop d'argent mais la maison est bien propre et mes gosses ont toujours des vêtements qui sentent la lessive, ils sont pas crapés.* Les voisins allaient dans les champs qui entouraient le village pour dérober du maïs et des petits pois, avec la vigilance dont il fallait faire preuve pour ne pas être surpris par les agriculteurs, *faire gaffe aux culs-terreux.* Je passais chez eux de nombreuses journées, dans la cuisine qui sentait le pétrole à cause du réservoir entreposé dans la pièce d'à côté. Cette pièce avait d'abord été la salle de bains, mais les voisins, jugeant qu'une salle de bains n'était pas utile, en avaient fait une réserve de pétrole. Nous préparions du pop-corn avec le maïs volé aux culs-terreux. Les récits que nous en faisions, comme des enfants peuvent le faire : des récits cousus de mensonges, d'éléments ajoutés, inventés, d'exagérations. Les péripéties imaginaires du voisin *Et à ce moment-là, le cul-terreux, il est arrivé, il m'a poursuivi en tracteur mais j'ai couru plus vite et il a pas réussi à me rattraper.*

Nous nous racontions les histoires qui animaient le village et rendaient l'existence moins monotone.

L'une d'entre elles m'avait beaucoup marqué. C'était la mort d'un homme au village. Il n'avait plus d'argent,

des dettes accumulées dans tous les cafés. Mon père aime dire qu'il y en avait douze pour un village d'à peine plus de cinq cents habitants en ces temps-là. Je dis *l'histoire d'un homme*, mais je le connaissais bien.

La solitude, la faim – le vieil homme devait être las de son existence. Il était fatigué de vivre mais il ne s'est pas directement donné la mort, comme si même cet effort avait été trop éprouvant.

Et puis l'odeur a commencé à se propager dans les rues.

Je l'ai sentie moi aussi un jour que je me promenais avec mon cousin. Il m'a dit *Ça pue la mort ici.* Je passais beaucoup de temps avec mon cousin. Il avait besoin de moi pour lacer ses chaussures ou se gratter le dos : son handicap l'empêchait de se mouvoir correctement. Quand il était enfant, tandis qu'il finissait sa croissance, sa colonne vertébrale a continué à se développer, à grandir de façon anormale, puis elle a atteint le cerveau, provoquant des lésions irréversibles. Un grave handicap. Il marchait de travers, la bosse imposante qu'il avait sur le dos déformait ses vêtements. *Le bossu de Notre-Dame*, gloussaient les habitants. Il a perdu ses dents très jeune, à partir de vingt ans elles se sont mises à tomber les unes après les autres, et certains jours, sans trop qu'on

sache pourquoi, sa peau devenait jaunâtre ou pour ainsi dire totalement jaune. Ces jours-là, des fièvres foudroyantes le clouaient au lit pour des semaines. Il était handicapé mais les gens du village évitaient de prononcer ce mot devant lui ou sa mère. Nous ne savions pas si sa mère – ma tante – feignait de ne pas avoir conscience de la gravité de son état de santé ou si elle était réellement incapable de comprendre la situation dans laquelle se trouvait mon cousin. « Les parents sont les derniers à admettre que leur fils est fou. » Un jour, une seule fois, je me souviens, la stupéfaction quand nous l'avons entendue dire, comme un aveu, comme si elle nous apprenait, nous révélait quelque chose *Vous savez, mon fils il est handicapé*. En l'absence de sa mère, en revanche, les habitants parlaient de son handicap *Le malheureux, ah, ton cousin, il a pas de chance, tu es un gentil garçon d'en prendre soin*. Le médecin, quand j'allais le voir, me prévenait *Profite bien de ton cousin, il ne va pas vivre très vieux tu sais*. Les moqueries aussi *Ton cousin le bossu, l'éclopé du village. Le mongol*.

Il y avait dans ma famille plus de handicapés que dans d'autres familles. Ou peut-être qu'on le cachait moins, qu'on le soignait moins, qu'on ne savait pas comment s'y prendre. Peut-être, simplement, était-ce le manque d'argent pour se soigner correctement, l'hostilité à l'égard de la médecine. Il y a ma cousine qui est née avec deux palais, l'autre cousin qui tombe

malade en permanence, il est allergique aux antibiotiques, à la lessive, à l'herbe. Il y a la tante qui s'arrache les dents avec une pince quand elle est saoule, sans raison, pour jouer – une pince comme celles qu'on utilise au garage. Elle est souvent ivre, et, fatalement, elle se retrouve sans avoir de dents à arracher.

Mon cousin a dit ce jour-là, *Ça pue la mort*. Il avait raison, c'était la mort. Je ne pouvais pas deviner qu'elle avait cette odeur. Le vieil homme avait décidé de rester chez lui, de ne plus sortir. Ne plus aller prendre son pastis, *mon petit jaune*, au café du village où se retrouvent les hommes le soir après le travail – ou après une journée à la maison, devant la télévision, quand ils n'ont pas de travail. Il est resté chez lui en attendant de mourir, fixe, immobile sur son lit. Les rumeurs disaient, j'ignore si c'était juste, elles disaient qu'il était mort dans les déjections. *Il est mort dans sa pisse et dans sa merde*, même de son lit il ne voulait plus bouger, il n'allait plus aux toilettes, il couvrait les mares de pisse et les tas de merde avec des feuilles de papier journal, comme un dernier souci d'hygiène avant de mourir. *Paraît que ses chaussettes elles étaient incrustées dans sa chair, ça faisait des mois qu'il les avait pas retirées, et avec la pisse, le pus, les chaussettes elles sont petit à petit rentrées dans sa peau, collées comme si à force elles*

faisaient partie de son corps. Et puis, le silence. Le processus de décomposition du corps. Les femmes du village : *Il a été bouffé par les vers*, et l'odeur qui se propage dans les rues. La foule s'est amassée (ce même jour où mon cousin avait identifié, sans le vouloir, la mort – car *ça pue la mort* était une expression que nous utilisions de façon constante pour qualifier toutes les mauvaises odeurs) autour de la maison de laquelle se dégageait l'odeur du corps en putréfaction. Malgré l'oxygène bientôt irrespirable, les femmes se couvraient le nez à l'aide de mouchoirs en papier pour pouvoir continuer à regarder, pouvoir rester là, ne pas abandonner cette chance d'assister à un pareil événement, pouvoir sortir quelques instants, le temps de quelques minutes, d'un quotidien sans surprise, sans même l'attente ou l'espoir de la surprise. Mon cousin, du fait de son organisme fragile, a beaucoup vomi cet après-midi-là.

Cette histoire, nous la racontions souvent, elle nous amusait.

La bonne éducation

Mes parents veillaient à me donner une bonne éducation, *pas comme les racailles et les Arabes des cités*. La vanité que ma mère en tirait : *Mes enfants sont bien élevés, je les dresse bien, pas comme les voyous* ou – et je ne sais d'où lui venaient ces informations, peut-être des propos que lui tenait son père, ancien combattant de la guerre d'Algérie – *Mes enfants sont bien élevés, pas comme les Algériens, tu sais ce sont les pires les Algériens, quand tu regardes bien ils sont beaucoup plus dangereux que les Marocains ou les autres Arabes*.

Sans cesse assuré par ma mère de ma supériorité sur les Arabes ou nos voisins extrêmement pauvres, ce n'est qu'après avoir quitté le collège que j'ai pu me rendre compte que j'étais moins privilégié que je ne l'avais imaginé. Je savais, avant cela, qu'il existait des mondes bien plus favorisés que le mien. Les

bourgeois que mon père insultait, l'épicière du village ou les parents de mon amie Amélie. J'y pensais même régulièrement. Mais tant que je n'avais pas été directement confronté à l'existence de ces autres mondes, que je n'y avais pas été plongé, ma connaissance était restée à l'état d'intuition, de fantasme.

Je le découvrirai plus tard, notamment en discutant avec mes anciens enseignants – les enseignants du collège, impuissants, abattus par la façon qu'avaient les parents du village d'élever leurs enfants, et qui en parlaient en salle des professeurs *Et le petit Bellegueule, il a des capacités mais s'il continue comme ça à ne pas faire ses devoirs, à être absent aussi fréquemment, il ne s'en sortira pas.*

J'appartenais au monde de ces enfants qui regardent la télévision le matin au réveil, jouent au football toute la journée dans les rues peu fréquentées, au milieu de la route, dans les pâtures qui s'étendent derrière leur maison ou en bas des blocs, qui regardent la télévision, encore, l'après-midi, le soir pendant des heures, la regardent entre six et huit heures par jour. Au monde de ces enfants qui passent des heures dans les rues, le soir et la nuit, à *zoner*. Mon père me prévenait – maladroit quand il s'agissait d'aborder les questions scolaires – que je pouvais faire ce que je voulais mais que je devrais toujours en assumer les conséquences *Tu sors quand tu veux, tu rentres à*

l'heure que tu veux mais si le lendemain tu es fatigué à l'école, c'est de ta faute. Si tu veux jouer au grand tu vas jusqu'au bout, quand les enfants d'instituteurs, du médecin ou des gérants de l'épicerie étaient astreints à rester chez eux pour faire leurs devoirs. Il lui arrivait à de multiples reprises dans une même semaine de me demander si mes devoirs étaient faits. Peu lui importait la réponse, comme ma mère qui m'interrogeait sur ma journée au collège. Sa question, ce n'était pas lui qui la posait mais un rôle qui le dépassait, parfois, contre sa volonté, l'acceptation ou plutôt l'intériorisation du fait qu'il valait mieux, qu'il était plus légitime de bien faire ses devoirs pour un enfant.

Toutes les sorties tournaient autour de l'arrêt d'autocar, qui était le centre de la vie des garçons. Nous y passions nos soirées, à l'abri du vent et de la pluie. Il me semble qu'il en a toujours été ainsi : les garçons à l'adolescence se retrouvaient chaque soir, là, pour boire et discuter. Mon frère et mon père étaient passés par là, et en retournant au village j'y ai vu les garçons qui n'avaient pas huit ans quand je suis parti. Ils avaient pris la place que j'avais occupée quelques années auparavant ; rien ne change, jamais.

Les discussions interminables jusqu'au bout de la nuit : toujours les histoires du village, comme un monde qui n'existait que pour lui-même, étranger à toute

connaissance de l'extérieur, de l'ailleurs, les blagues, les boîtes aux lettres que nous cassions à coups de pied juste pour le plaisir, Jeanine, la vieille femme qui habitait en face de l'arrêt du car, qui appelait les gendarmes quand nous étions trop bruyants et nous qui l'insultions *salope, vieille connasse*, avant de nous enfuir en courant. Nous achetions des packs de bière et nous buvions jusqu'à vomir, en filmant ces scènes avec les téléphones portables.

Je me souviens, très jeune, dès treize ans, quatorze ans, d'avoir été confronté à des pertes de connaissance, des comas éthyliques. Devoir appeler les secours, maintenir sur le côté un de mes *copains* pour éviter qu'il ne se noie dans son propre vomi. Quand c'était à moi que cela arrivait, les lendemains de soirée arrosée (nous disions *Vivement la cuite de samedi*), je me réveillais dans l'une des tentes plantées dans les pâtures autour du village la veille par nos soins, les vêtements rigidifiés par le vomi séché qui les recouvrait, un sac de couchage sale à l'odeur à peine descriptible à cause de la nourriture renvoyée par mon estomac malade, le ventre douloureux et la boîte crânienne harcelée par des pulsations, comme si le cœur et les poumons se trouvaient le temps d'une journée à la place du cerveau. Les *copains* me disaient en riant que j'avais échappé de peu à la mort, j'aurais pu me noyer dans mon vomi, avaler ma langue.

Je m'appliquais à me rapprocher le plus possible des garçons pour apaiser mes parents. En vérité, je m'ennuyais beaucoup en leur compagnie. Et il n'était pas rare que je dise à ma mère lorsque je m'absentais que je partais jouer avec eux : je rejoignais en fait Amélie. L'un de mes jeux préférés consistait à la maquiller, l'affubler de rouge à lèvres et de tout un tas de poudres différentes. J'ose à peine m'imaginer l'effroi qui aurait saisi mes parents s'ils l'avaient su. J'éprouvais ce besoin de les rasséréner, de faire en sorte qu'ils cessent de se poser des questions que je voulais voir disparaître.

Des bagarres punctuaient ces soirées. Dans l'arrêt de bus s'ajoutaient aux litres de bière du whisky bon marché et du pastis. Les festivités se prolongeaient jusqu'au bout de la nuit, jusqu'au lever du jour, du temps pour rien, pour attendre que le temps passe ou plutôt qu'il vienne. L'arrêt de bus, lui aussi en briques rouges, tagué *Nicke la police, A more les salle pédé*.

Les bagarres étaient monnaie courante, les filles comme les garçons se battaient – essentiellement les garçons, et pas seulement sous l'emprise de l'alcool (presque tous les jours dans la cour du collège ; les enfants se regroupaient autour des deux adversaires – parfois plus – et hurlaient à pleine voix le nom de celui qu'ils supportaient).

L'une d'elles a éclaté un jour entre Amélie et moi. Une dispute d'enfants. Ses parents avaient une situation plus confortable que les miens, pourtant pas vraiment des *bourgeois* : une mère employée à l'hôpital et un père technicien chez EDF. Amélie m'avait dit ce jour-là pour me blesser – elle savait qu'en disant cela elle y parviendrait – que mes parents étaient des faînés. Je me rappelle cette dispute avec la précision des événements que l'on crée dans sa vie à partir de souvenirs qui auraient pu être insignifiants, banals. Et puis, des mois, des années après, selon ce que l'on devient, ils prennent du sens.

Je l'ai frappée. Je l'ai saisie par les cheveux et j'ai claqué sa tête contre la tôle du car du collègue qui stationnait là, avec violence, comme le grand roux et le petit au dos voûté dans le couloir de la bibliothèque. Beaucoup d'enfants nous voyaient. Ils riaient et m'encourageaient, *Vas-y défonce-la, défonce-lui la gueule*. Amélie qui pleurait me suppliait d'arrêter. Elle hurlait, gémissait, implorait. Elle m'avait fait comprendre qu'elle appartenait à un monde plus estimable que le mien. Tandis que je passais du temps à l'arrêt de bus, d'autres enfants comme elle, Amélie, lisaient des livres offerts par leurs parents, allaient au cinéma, et même au théâtre. Leurs parents parlaient de littérature le soir, d'histoire – une conversation sur

Aliénor d'Aquitaine entre Amélie et sa mère m'avait fait pâlir de honte –, quand ils dînaient.

Chez mes parents nous ne dînions pas, nous mangions. La plupart du temps, même, nous utilisions le verbe *bouffer*. L'appel quotidien de mon père *C'est l'heure de bouffer*. Quand des années plus tard je dirai dîner devant mes parents, ils se moqueront de moi *Comment il parle l'autre, pour qui il se prend. Ça y est il va à la grande école il se la joue au monsieur, il nous sort sa philosophie*.

Parler philosophie, c'était parler comme la classe ennemie, *ceux qui ont les moyens*, les riches. Parler comme ceux-là qui ont la chance de faire des études secondaires et supérieures et, donc, d'étudier la philosophie. Les autres enfants, ceux qui *dînent*, c'est vrai, boivent des bières parfois, regardent la télévision et jouent au football. Mais ceux qui jouent au football, boivent des bières et regardent la télévision ne vont pas au théâtre.

Je formulais mes plaintes auprès d'Amélie quant à ma mère qui ne s'occupait pas assez de moi, contrairement à la sienne. Je n'étais pas à même de voir que la mère d'Amélie n'avait pas le même métier, le même statut, n'avait pas des conditions de vie aussi rudes. Qu'il était plus difficile pour ma mère de me consacrer du temps et, par là, de l'amour.

D'autres fois, c'est vrai, l'indifférence de ma mère me rassurait. Quand je rentrais du collège, elle aurait pu facilement voir mes traits tirés, comme des rides. Mon visage semblait ridé à cause des coups qui me vieillissaient. J'avais onze ans mais j'étais déjà plus vieux que ma mère.

Je sais, au fond, qu'elle savait. Pas une compréhension claire, plutôt quelque chose sur quoi elle peinait à mettre des mots, qu'elle ressentait sans être capable de l'exprimer. Je craignais qu'un jour elle ne se mette à formuler toutes ces questions qu'elle accumulait – malgré son silence – depuis des années. De devoir lui répondre, lui parler des coups, lui dire que d'autres pensaient la même chose qu'elle. J'espérais qu'elle n'y pensait pas trop et qu'elle finirait par oublier.

Un matin avant de partir pour le collège elle m'avait dit *Tu sais Eddy, tu devrais arrêter de faire des manières, les gens se moquent de toi derrière ton dos, moi je les entends, puis tu devrais t'aérer le cerveau, voir des filles.* Elle l'avait dit, comme mon père, partagée entre le désarroi, la honte, l'agacement. Elle ne pouvait pas s'expliquer pourquoi je n'allais pas séduire de jeunes filles, comme mon père l'avait fait des années auparavant, en boîte de nuit ou aux bals dans la salle des fêtes du village.

À partir de douze ans je me suis rendu en boîte de nuit avec quelques *copains* le samedi soir pour

– selon ce que je disais à mes parents, que je répétais afin qu'ils saisissent les motivations fictives de ces sorties – y rencontrer des jeunes filles. Mon père, moins dupe que je ne l'espérais, voyait bien que je ne lui présentais pas les filles qu'il aurait été logique que je rencontre dans ces lieux. Il s'interrogeait sur ma passivité quand mon frère, lui, ramenait chaque mois des jeunes femmes chez nous, faisait les présentations et projetait fiançailles, mariage, enfants.

(Un privilège réservé aux garçons. Quand ma sœur a présenté, au retour du bal, son deuxième compagnon à mes parents – après avoir quitté le premier –, ils lui ont dit que ce n'était pas possible. Elle ne pouvait pas ramener un autre garçon à la maison étant donné que tout le village l'avait déjà vue avec un autre *Après, tu comprends, c'est pas qu'on veut pas, on a rien contre lui et il est bien gentil, mais tu peux pas ramener des garçons comme ça tout le temps. On dit ça pour toi, mais les autres gens ils vont dire, c'est sûr et certain, ils vont dire que t'es une salope.*)

Si mes parents étaient en butte à l'incompréhension face à mon comportement, mes choix, mes goûts, la honte se mêlait souvent à la fierté quand il était question de moi. Mon père n'en disait rien mais ma mère me racontait *Faut pas lui en vouloir, tu sais, c'est un homme et les hommes ça dit jamais ses sentiments.* Il confiait à ses copains de l'usine qui me

le rapportaient *Mon fils travaille bien à l'école, il est intelligent et peut-être même que c'est un surdoué. Il est intelligent, il va faire de grandes études et surtout (c'est ce qui le rendait le plus heureux), surtout, mon fils il va devenir riche.* Lui qui détestait, il le disait, les bourgeois presque autant que les Arabes ou les juifs, il souhaitait me voir passer de l'autre côté.

En rentrant du collège je le trouvais dans la pièce commune affalé sur sa chaise et buvant son verre de pastis en regardant la télévision. La télévision trop forte, ses ronflements quand il s'endormait devant, les injures à ma mère si elle passait devant l'écran. Toujours la même position : les jambes étendues et les mains posées sur son ventre. Ma grande sœur : *Avec ses mains sur son gros ventre on dirait une femme enceinte.* La pièce avait une odeur de graisse à cause des frites qu'y préparait ma mère – le plat préféré de mon père *Moi j'aime bien la bouffe d'homme qui tient bien à l'estomac, pas comme dans les trucs de bourges où plus c'est cher moins t'en as dans l'assiette.* Ce n'était pas simplement le plat préféré de mon père mais aussi l'un des rares plats dont il se nourrissait et dont nous nous nourrissions puisque c'était lui qui décidait de la composition des repas. Même si ma mère faisait comme si c'était elle qui décidait, elle se trahissait quand elle me disait *J'aimerais bien me faire des haricots ou des salades de temps en temps*

mais ton père il va criser. Les repas étaient faits uniquement de frites, de pâtes, très occasionnellement de riz, et de viande, des steaks hachés surgelés ou du jambon achetés au supermarché hard-discount. Le jambon n'était pas rose, mais fuchsia et couvert de gras, suintant.

Une odeur de graisse, donc, de feu de bois et d'humidité. La télévision allumée toute la journée, la nuit quand il s'endormait devant, *ça fait un bruit de fond, moi je peux pas me passer de la télé,* plus exactement, il ne disait pas *la télé*, mais *je peux pas me passer de ma télé.*

Il ne fallait pas, jamais, le déranger devant sa télévision. C'était la règle lorsqu'il était l'heure de se mettre à table : regarder la télévision et se taire ou mon père s'énervait, demandait le silence, *Ferme ta gueule, tu commences à me pomper l'air. Moi mes gosses je veux qu'ils soient polis, et quand on est poli, on parle pas à table, on regarde la télé en silence et en famille.*

À table, lui (mon père) parlait de temps en temps, il était le seul à en avoir le droit. Il commentait l'actualité *Les sales bougnoules, quand tu regardes les infos tu vois que ça, des Arabes. On est même plus en France, on est en Afrique, son repas Encore ça que les boches n'auront pas.*

Lui et moi n'avons jamais eu de véritable conversation. Même des choses simples, *bonjour* ou *bon*

anniversaire, il avait cessé de me les dire. À mon anniversaire il m'offrait quelques cadeaux, sans une parole. Et je ne m'en plaignais pas, je ne voulais pas qu'il me parle. Il m'expliquait d'un air faussement décontracté qui cachait mal la gêne de devoir le dire *Tu attendras le début du mois qu'on a les allocations familiales pour te faire ton cadeau. T'es né le 30 octobre, à la fin du mois, c'est pas de chance.*

J'ignorais tout de lui et surtout de son passé, les seules informations que je possédais m'étaient données par ma mère.

Tous les soirs, ses copains arrivaient vers dix-huit heures avec des bouteilles de pastis. Mon père ne travaillait plus. Un matin – ou un soir, je n'en suis plus sûr –, il était parti, comme d'habitude, à l'usine. Il avait emporté sa gamelle, la nourriture que ma mère préparait la veille et qu'elle mettait dans un Tupperware pour le lendemain. Mon père mangeait dans sa gamelle, comme les animaux. Ce jour-là l'usine a appelé ma mère : *Le dos de votre mari s'est soudainement bloqué, il a eu les larmes, pourtant on le connaît bien Jacky, ce n'est pas une petite nature, mais là vraiment il criait de douleur.* Puis la voix du médecin (ou celle de mon père directement) *Votre mari a porté des poids beaucoup trop lourds à l'usine, pendant beaucoup trop de temps. Il aurait fallu s'en rendre compte avant, prendre les précautions nécessaires.*

(Mais vous savez, Jacky aime pas les médecins, il s'en méfie toujours, il refuse de prendre des médicaments, comme son beau-frère hémiplégique.) Son dos est abîmé, complètement broyé, les disques écrasés. Il va devoir arrêter le travail pour une période indéterminée. Ma mère : Mais on va perdre de l'argent si il est au chômage ?

Mon père est revenu le soir même et pendant plusieurs jours il est resté allongé. Parfois ses cris couvraient le son de la télévision et celui des pleurs des enfants de la voisine. Ma mère : *C'est la voisine, elle sait pas élever ses gosses celle-là.*

Il pensait devoir arrêter le travail quelque temps, quelques semaines tout au plus. Les semaines sont vite devenues des mois et les mois des années, mes parents parlaient de *longue maladie, fin de droits, plus de chômage, revenu minimum, RMI.* Ma mère m'a finalement dit que *Oui, il pourrait reprendre le travail ton père si il voulait, mais tu vois bien que ce qu'il aime, c'est boire des bouteilles de pastis tous les soirs devant la télé avec ses copains. Il faut que tu comprennes ça Eddy, ton père il est alcoolique, il retournera plus au travail.*

Après plusieurs années sans travail, mon père a été confronté aux rumeurs du village, provenant des femmes à la sortie de l'école ou devant l'épicerie Jacky, *c'est un fainéant, ça fait quatre ans qu'il travaille pas, il est même pas foutu de nourrir sa*

femme et ses gosses. Regardez comme sa maison est négligée, les volets qui se décrochent, la peinture de la façade écaillée, et son grand fils alcoolique qu'il arrive pas à calmer.

Mes parents se braquaient, ils refusaient de prêter attention aux ragots. Ma mère me confiait qu'elle n'avait que faire de ces rumeurs *Moi les faux-culs du village je les emmerde, je m'en occupe pas, qu'elles se mêlent de leur cul les autres bonnes femmes.* Mon père avait bien tenté de trouver à nouveau du travail mais il s'était découragé après avoir essuyé une centaine de refus. Il continuait à inviter ses copains tous les soirs qui ramenaient deux litres de pastis, parfois plus, pour trois, et plus les mois passaient, plus l'ivresse était difficile à atteindre. Mon père et ses copains en avaient conscience *Oh maintenant j'ai plus de pastis dans les veines que de sang.*

Je rentrais du collège à la nuit tombée tous les vendredis soir. Je faisais du théâtre dans un groupe formé par mon professeur de français : mon père, plus que dépassé par mon intérêt pour le théâtre, en était fortement agacé et refusait souvent de prendre la voiture pour venir me chercher après le cours, maugréant *Personne t'oblige à faire tes conneries de théâtre.* Je parcourais les quinze kilomètres qui me séparaient de chez moi à pied, marchant à travers

champs pendant des heures, la boue et la terre qui s'accumulaient sous mes chaussures jusqu'à les faire peser plusieurs kilos. Les champs qui semblaient ne jamais prendre fin, comme on dit, à perte de vue, les animaux qui les traversaient pour se rendre d'un bosquet à un autre.

Ces soirs où je rentrais plus tard que d'habitude, les copains de mon père étaient déjà là. Ils se resservaient du pastis, déclamant chaque fois *On va pas repartir sur une jambe* et ma mère qui rétorquait *Vous avez tellement picolé que c'est pas sur une ni sur deux jambes que vous allez repartir, c'est sur dix comme des pieuvres.* Toujours la fumée des cigarettes et du poêle à bois qui obscurcissait la pièce, l'épaisseur de la fumée qui tamisait la lumière. Ma mère : *Fume ça c'est de la bonne.* La télévision. Mon père et ses copains, Titi et Dédé, regardaient quotidiennement le même programme. Les commentateurs sur les femmes qui participaient à l'émission pour réaffirmer leur virilité entre hommes *Putain elle est bonne celle-là, j'aimerais bien me la faire, la sauter*, ma mère irritée *Ah ceux-là ils pensent qu'à ça.* Un soir, tandis que je rentrais du collège, ils ont changé de chaîne. Ils ne le faisaient que très rarement, fidèles qu'ils étaient à leur programme, *La Roue de la fortune.* Ils disaient quand l'émission allait débiter *Notre émission, Vite ça va être « La Roue », faut pas rater le début*, interrompant ce

qu'ils étaient en train de faire, leurs discussions, et se précipitant sur les chaises, essoufflés. Toute la journée ils avaient attendu ce moment, d'une certaine manière, toute la journée n'avait eu de sens que dans l'attente de voir *La Roue* le soir autour de quelques verres.

Sur l'autre chaîne il y avait un homosexuel qui participait à une émission de télé-réalité. C'était un homme extraverti aux vêtements colorés, aux manières féminines, aux coiffures improbables pour des gens comme mes parents. L'idée même qu'un homme aille chez le coiffeur était mal perçue. Les hommes se faisaient tondre par leur femme, ils n'allaient pas au salon de coiffure. Il les faisait beaucoup rire – toujours les rires – à chacune de ses prises de parole *Ah ! Celui-là il fait du vélo sans selle. J'aimerais pas ramasser la savonnette à côté de lui. Lui, pédé ? Plutôt se faire enculer.* L'humour qui à certains moments cédait la place au dégoût *Faut les pendre ces sales pédés, ou leur enfoncer une barre de fer dans le cul.*

C'est à ce moment, au moment où ils faisaient des commentaires sur l'homosexuel de la télévision, que je suis rentré du collège. Il s'appelait Steevy. Mon père s'est tourné vers moi, il m'a interpellé *Alors Steevy, ça va, c'était bien l'école ?* Titi et Dédé se sont esclaffés, un véritable fou rire : les larmes qui coulent, le corps qui se tord, comme soudainement possédé par le démon, la difficulté à reprendre sa

respiration Steevy, *oui c'est vrai que maintenant que tu le dis, ton fils a un peu les mêmes manières quand il parle.* L'impossibilité, encore, de pleurer. J'ai souri et je me suis précipité dans ma chambre.

L'autre père

Ma mère m'avait rapporté cette anecdote. C'était lors d'un des bals du village – des bals aux noms saugrenus qui avaient lieu dans la salle des fêtes plusieurs fois par an « Soirée tartiflette et années quatre-vingt », « Soirée cassoulet et sosies de Johnny ». Il y avait un homosexuel, courageux, qui avait pris la décision de vivre sans se cacher. Il se rendait à ces soirées avec des hommes rencontrés probablement sur des lieux de drague à quelques kilomètres de là, sur des parkings déserts ou des stations-service sordides. S'y rendaient également les garçons du village, les bandes de copains qui venaient boire, s'amuser, chanter et essayer de séduire les rares filles qui n'étaient pas encore prises, qui n'avaient pas encore d'enfants. L'alcool, l'effet de groupe, les garçons ont commencé à chahuter l'homosexuel, quelques coups d'épaule, des regards que l'on pourrait qualifier d'agressifs, *Eh t'es pédé toi ou quoi, tu aimes la bite, baisse les yeux ou*

L'AUTRE PÈRE

je te pète la gueule. Mon père est arrivé, il avait tout entendu. Il était terriblement en colère, il a serré la mâchoire avant de s'adresser à eux, *Vous allez lui foutre la paix bordel de merde, vous vous croyez malins à l'insulter, ça vous regarde si il est pédé ? Ça vous dérange ?* Il leur a dit de rentrer chez eux *Faites plus chier. Il était à deux doigts de leur tomber dessus* a conclu ma mère.

Ma mère m'avait aussi relaté cet épisode de la vie de mon père, quand, vers vingt ans, il avait décidé d'arrêter l'usine, de tout quitter pour partir dans le sud de la France *Il a dit merde à son patron, c'était pas facile tu sais, tu t'en rends bien compte ici les gens ils bougent pas. Ils commencent l'usine après le collège pis ils restent dans le village toute leur vie ou alors ils s'installent dans un patelin mais pas trop loin. Ton père lui il s'est carrément barré.*

Mon père est parti. Il avait dû en rêver très souvent. Il s'imaginait que là-bas le soleil aiderait à supporter l'usine, que les femmes seraient plus belles. Il est parti. À Toulon il a tenté de trouver du travail, sans succès. Ma mère : *Il a essayé de trouver du travail comme serveur dans un bar mais je crois bien qu'il a passé plus de temps à picoler au comptoir du bar qu'à y demander du travail. Je sais pas si il faisait des trucs en échange, ce qui se passait vraiment parce*

que ton père il est pas bavard, mais c'était une vieille femme qui l'hébergeait. Une vieille avec plein d'argent. Une mormone dans mes souvenirs.

Lors de son voyage, il s'était lié d'amitié avec un jeune voyou (ma mère disait : *un pique-pochette*, elle écorchait sans arrêt les mots) qui se faisait appeler *Neige*, un surnom ironique à cause de sa peau mate de Maghrébin. Ils sont devenus des amis très intimes, passant leurs soirées ensemble, partant draguer les filles à deux. Ils ont été inséparables plusieurs mois avant que mon père ne revienne dans le Nord, ma mère ne savait pas pourquoi. Son passé l'avait rattrapé, comme si en dépit de ses efforts il ne pouvait pas y échapper. Ce qu'elle ne comprenait pas : *Et donc c'est pour ça que ton père en parle pas de ça, de son voyage quand il vivait dans le Sud, parce que quand même c'est bizarre, c'est pas logique, il dit qu'il faut tuer les bounoules et quand il vivait dans le Midi, son meilleur copain c'était un bounoule. Je te dis ça parce que je comprends pas pourquoi ton père il est raciste comme ça, moi je suis pas raciste, c'est vrai que les Arabes et les Noirs ils ont tous les droits et ils prennent tout notre argent de l'État, mais quand même je suis pas à vouloir les tuer ou à vouloir les pendre ou les mettre dans les camps comme ton père.*

La résistance des hommes à la médecine

À force d'injures et des remarques de mon père, j'avais donc fini par me rapprocher de quelques garçons du village. Si je les appelais *les copains, ma bande*, il était évident que c'était un fantasme que j'exprimais et que j'étais plutôt un élément isolé qui gravitait autour d'eux. Jamais je ne parvins à complètement m'intégrer aux cercles de garçons. Nombreuses étaient les soirées où ma présence était soigneusement évitée, les parties de football auxquelles on ne me proposait pas de participer. Ces choses dérisoires pour un adulte qui marquent un enfant pour longtemps.

Plusieurs fois par semaine nous nous retrouvions dans le hangar à bois des voisins, sans véritablement planifier ces moments. Un vaste hangar planté au milieu de la cour, imposant, comme construit dans la

précipitation ou victime d'une terrible tempête, sans cesse sur le point de s'effondrer. Il en existait dans la quasi-totalité des jardins, fabriqués avec de larges et fines tôles d'acier récupérées à la décharge. À cette époque – c'était pourtant il y a peu de temps, au tout début du ^{xxi}e siècle : le village, loin de la ville, du mouvement et de l'agitation, était aussi à l'écart du temps qui passe –, les grillages ne divisaient pas encore les jardins et nous partagions derrière les maisons une grande cour commune qui nous permettait de nous retrouver facilement, sans en avertir les adultes, sans être vus.

Nous restions l'après-midi à jouer au milieu des tas de bois et des sciures qui témoignaient des heures que passaient les hommes à couper des bûches pour alimenter les poêles et chauffer les maisons. Je marchais les pieds nus au milieu des clous rouillés et des écorces couvertes de champignons, ma mère qui hurlait *On marche pas à pieds nus, c'est dangereux, les clous dans le bois, le risque du tétanos ou d'une infection. T'es vraiment pas bien toi, tu peux pas mettre des pompes et faire un peu gaffe. Aussi : Ah celui-là il a beau être fort à l'école, il est pas malin.*

Un jour, comme ma mère l'avait prédit, je marche sur un clou. La honte, ou plutôt l'orgueil, qui m'empêche de lui dire qu'elle avait raison. Je décide de me taire, cacher la plaie ouverte par le clou dans mon pied droit. Après quelques jours apparaît une tache

noire et suppurante sur mon pied, qui prend de l'importance, gagne en surface, s'étale comme une tache d'encre sur un tissu. Quelques jours encore, et puis l'inquiétude qui progressivement m'envahit, comme ces prises de conscience trop tardives qui plongent dans l'inertie. Ces fois où, plus le temps passe, plus les chances de corriger une erreur, de régler une situation embarrassante, sont minces, et plus la capacité à réagir s'amenuise. Je décide enfin – après un effort colossal pour m'arracher à l'inaction, à la contemplation d'une situation de plus en plus délicate, et même, je crois pouvoir le dire, dangereuse – d'appliquer chaque jour (plusieurs fois dans une même journée, car à ce stade ce n'est plus l'inquiétude mais la panique qui me saisit face à ce mot dont je ne sais rien ou du moins que très peu de choses mais qui résonne en moi sans me laisser de répit : *tétanos*) du parfum pour désinfecter la plaie – parfum bon marché à l'odeur repoussante que portait ma mère. Quand elle sent l'odeur de son parfum sur moi, elle me demande si je ne suis pas fou à porter un parfum de femme, celui de ma propre mère. Elle formule la thèse de la folie pour ne pas laisser échapper cet autre mot, *pédé*, ne pas penser à l'homosexualité, l'écarter, se convaincre que c'est de la folie qu'il s'agit, préférable au fait d'avoir pour fils une tapette.

J'avais hérité de mon père ce détachement vis-à-vis des problèmes de santé. Plus encore que d'un détachement, il s'agissait de méfiance, d'hostilité à l'égard de la médecine et des médicaments. Il me faudra des années, même adulte, même loin du village de mon enfance, du monde qui m'a créé, pour accepter de prendre des médicaments. Aujourd'hui encore, je ne peux m'empêcher d'éprouver une sorte de répulsion à l'idée d'ingérer des antibiotiques ou d'appeler un médecin. D'une manière générale – pas seulement mon père –, les hommes n'aimaient pas ça. Ils en faisaient un principe *Moi je fais pas de chichis à prendre de médicaments tout le temps, je suis pas une lopette*. J'avais été façonné par l'expérience de la résistance à la médecine, notamment en raison de mon désir obsessionnel de m'identifier, de mimer – sinon singer – les caractéristiques masculines. « Qui ne se sent pas un homme en effet aime à le paraître et qui sait sa faiblesse intime fait volontiers étalage de force. »

Mon oncle avait fait les frais de la négligence des hommes vis-à-vis de leur santé. Durant toute sa vie il avait fumé sans jamais se poser les questions de l'excès, des limites, du raisonnable. Le tabac jaunissait ses dents, plus noires que jaunes, l'odeur des Gitanes imprégnait ses vêtements. Il avait fumé mais aussi beaucoup bu après le travail, comme mon père, pour oublier ses journées harassantes à porter des cartons,

des colis, à manger en quinze minutes montre en main un mauvais repas réchauffé, préparé la veille par sa femme et déposé dans sa gamelle. Le bruit du centre de tri, assourdissant, agressif même. À peine le temps de s'asseoir pour déjeuner et le rappel oppressant du chef de chaîne s'il dépassait d'une minute le temps de sa pause. Ma mère me parlait de son penchant de plus en plus prononcé pour l'alcool *Ça y est il est devenu alcoolique ton oncle comme tous les autres, vraiment tous les mêmes, pas un pour rattraper l'autre*. De plus en plus fréquemment il était possible de le voir tituber dans les rues, insultant les habitants du village, adressant des propos obscènes aux jeunes femmes *Toi je te baise, ramène ton cul chérie, viens salope* allant jusqu'à retirer ses vêtements pour montrer son sexe en public. Ma tante essayait de rester digne, de feindre d'ignorer les débordements de son mari devant les autres femmes à la sortie de l'école.

Quelqu'un a fini par le trouver inanimé sur le trottoir, presque mort, face contre terre et la peau du visage à vif, écorchée par la chute qu'il venait de faire, le nez brisé. Coma éthylique. Celui qui l'a découvert a appelé les pompiers.

Mon oncle retrouvé tête contre le bitume, emmené à l'hôpital par une ambulance. Au bout de quelques

minutes, presque la moitié du village se trouvait rassemblée autour de son corps inerte. Ma tante est venue nous voir le soir même, le visage fermé, dur, sans une larme. Elle nous a dit que la situation était grave. Mon oncle avait trop fumé, trop bu, son hygiène de vie déplorable avait provoqué un accident vasculaire cérébral. Il était paralysé *Le médecin il m'a dit qu'il se réveillerait peut-être même pas, moi je lui avais dit d'arrêter l'alcool, je lui avais dit mais il en avait rien à faire du tout. Trop borné qu'il était.*

J'apprenais deux semaines plus tard l'existence et la signification du mot *hémiplégie*. Mon oncle était paralysé de toute la partie gauche de son corps. Il allait rester alité jusqu'à la fin de ses jours – ce qui, avait précisé le médecin avec cet air désolé qu'ils prennent en ces circonstances, ne devrait pas se faire attendre trop longtemps. Son état de santé ne cessait de s'aggraver. Les quintes de toux duraient des heures, il poussait des cris toute la journée, et particulièrement la nuit, où il réveillait ma tante pour qu'elle le change de position dans le lit, le retourne à cause de ses membres qui s'engourdisaient, *les fourmis dans les bras*. Ma tante : *Moi j'en peux plus, j'ai envie de me foutre en l'air des fois*. Ses crises de démence, probablement à cause de la situation dans laquelle il se trouvait, la lassitude d'une existence alitée dans le salon. Il n'y avait pas de place

dans la chambre pour que l'on puisse y installer le *lit d'hôpital*. Il insultait ma tante *Salope, de toute façon t'as qu'une envie c'est que je crève, t'attends que ça.*

Ma tante : *Et quand il me dit ça je trouve que c'est pas juste, parce que j'aurais pu, si j'aurais voulu, j'aurais pu l'envoyer dans une maison de retraite, mais j'ai pas voulu, j'ai préféré rester avec lui et m'en occuper, je vais m'en occuper jusqu'à la mort, je suis sa femme c'est normal.*

Malgré la situation mon oncle refusait de se soigner.

Ma tante, toujours : *Et moi je peux rien lui dire, c'est sa fierté il a jamais aimé ça les médicaments, c'est un homme je peux rien dire. Mais tant pis pour lui parce que si ça continue il pourrait lui arriver des bricoles, la même chose qu'à Sylvain.*